

Elena PULCINI  
**L'ENVIE. ESSAI SUR UNE PASSION TRISTE**  
Traduit de l'italien par Thamy Ayouch  
Le Bord de l'eau, Lormont, 2013

J'ai une certaine affection pour les passions tristes. Les mal aimées du Quotient Émotionnel, les parias de la sensibilité, les boucs-émissaires de nos souffrances. Si elles n'existaient pas, comme la vie serait joyeuse, douce, agréable, indolore, croit-on ! Comment se débarrasser de la haine, de la peur, du mensonge, de la jalousie, de l'envie, du remords, de la culpabilité, de la honte, etc. tout ce cortège de mauvaises fées qui semblent s'être penchées sur le berceau de l'humanité ? Mais peut-on haïr la haine sans tomber dans un paradoxe insoluble ? et avoir peur de la peur, est-ce que ça la supprime ou est-ce que ça la redouble ? On voit vite, à suivre les pistes ouvertes par ces questionnements que les passions que Spinoza qualifiait de tristes ne sont que les ombres indispensables des « *passions qui augmentent la puissance d'agir* », les passions joyeuses pour reprendre la distinction du philosophe.

Elena Pulcini s'intéresse particulièrement à l'une de ces tristes passions, l'envie, à la fois si fréquente et si délétère. L'identité se construisant sur la différenciation rencontre inévitablement la comparaison. Qu'elle soit à notre avantage ou à celui de l'autre, l'envie guette toujours : être envié ou être envieux, tel est le risque ! Il y a toujours, dans les talents des autres, dans leurs réussites, leurs succès, quelque chose d'injuste : pourquoi eux et pas moi ? Cercle vicieux, le bonheur de l'autre augmente mon malheur et l'envie n'est qu'une fausse réparation qui ajoute un sentiment de honte à ce malheur... Notre exigence d'égalité, si motrice aujourd'hui, ne peut, secondée par l'envie, qu'être source de misères et de haines. Dans un monde parfaitement égalitaire, toute différence devient injustice ; et, comme il est difficile de s'élever, il est toujours envisageable de rabaisser les autres, ceux qu'on envie. Il nous est à juste titre rappelé que *envie* vient, étymologiquement, de *videre*, voir. Il y a du visuel dans l'envie, et tout ce cortège de mauvais œil si présent dans les cultures traditionnelles.

Ce que l'envieux n'admet pas, c'est sans doute que son manque n'est que le reflet de son ambivalence. Comme le remarque Elena Pulcini, nous ne sommes jamais envieux de gens dont le talent n'est visiblement pas le nôtre. Nous les admirons sincèrement, nous n'éprouvons pour eux que gratitude. Il faut pouvoir se comparer pour envier, et imaginer que nous méritons autant, et même davantage, ce que l'autre possède. Cela aurait dû nous revenir. Ce succès, il était pour nous, cette reconnaissance, il nous la vole, cet amour se trompe d'adresse. Ce bien dont l'envié profite, il aurait dû simplement, naturellement, me revenir, parce que je le valais bien ! Je ne peux envier que ce qui est suffisamment proche de moi pour que je puisse (me faire) croire que j'aurais pu l'obtenir si le monde était juste.

Ce que l'envieux préfère oublier, c'est qu'il n'était pas prêt à faire ce que cet autre a fait, qu'en aucun cas il ne se serait abaissé à utiliser les moyens nécessaires pour atteindre cette réussite. Si je peux regarder sans complexe un génie déployer sa supériorité, surtout s'il m'apporte du plaisir, je ne peux qu'en vouloir à mon voisin qui moissonne ses champs alors que les miens, je les ai laissés en jachère. L'envieux a besoin de proximité. Et besoin aussi de s'aveugler sur sa faille narcissique, sa conviction d'être (et d'avoir probablement été) injustement traité par le sort. Comme si la vie était naturellement juste ! L'envie n'est pas la compétition, sa jumelle assumée et fière, qui accepte que « le meilleur gagne ». Elle est plutôt la marque d'une compétition perdue avant même qu'on ne se soit risqué dans la lutte.

Ce qu'on envie, c'est un résultat, une reconnaissance, un succès, une richesse, la possession d'une chose pour laquelle pourtant nous n'aurions en aucun cas accepté les sacrifices nécessaires. Et, parmi ces sacrifices, il y a souvent, bien enfoui dans nos expériences les plus fortes, des convictions négatives sur soi-même, une identité de mal-aimé bouc-émissaire. Une tristesse profonde de rêves inaccessibles parce qu'on part battu d'avance. La tristesse se pare alors d'amertume, et si je n'y ai pas droit, pourquoi l'autre y aurait-il droit se dit l'envieux. A défaut de la joie d'avoir, je peux me contenter du plaisir malsain de priver l'autre de ce que je voulais... Passion bien triste en effet. Fausse consolation d'une tristesse première, celle d'un narcissisme malade.